

proché à l'exploitation particulière d'éparpiller les capitaux et d'enlever des forces à la production. Le morcellement de la propriété poussé à ses limites extrêmes, peut être dans quelques cas regrettable ; mais ce n'est certainement pas le travail sous le régime communiste qu'il faut lui opposer. C'est un fait constant que la production croit en raison directe du respect qu'on témoigne pour la propriété. Et, en effet, la clé du problème économique est dans le régime qui assure au travail le stimulant le plus énergique et le plus direct. Or, quel encouragement plus grand peut-on donner à l'homme que de lui garantir la libre jouissance des produits qu'il a créés. Dès que vous toucherez à la propriété, la production décroîtra rapidement ; car il est dans la nature de l'homme de travailler pour lui-même. A tort ou à raison il n'a en vue que son bien-être et celui de ses enfants ; c'est pour ces motifs qu'il s'expose aux plus grandes fatigues et qu'il redouble d'efforts. Le dévouement à la société entre pour fort peu de chose dans son assiduité et son économie ; et si les fruits de son travail passent à la masse commune son zèle se ralentira, surtout s'il est sûr que la société, quoi qu'il fasse, le mettra toujours à l'abri de la misère. Alors les meilleurs ouvriers, ceux même qui auparavant montraient l'ardeur la plus soutenue ne travailleront que le moins possible ; car on aura supprimé le levier le plus puissant de la production, l'intérêt personnel. Avec le système du travail en commun et de la propriété collective les déperditions de capital sont énormes ; les essais tentés dernièrement en sont une preuve aussi malheureuse qu'éclatante ; sous prétexte de faire disparaître l'inégalité dans la richesse, on a créé l'égalité dans la misère. Et l'on voit cependant des hommes qui prétendent que la société ne pourra se régénérer que dans la communauté, que le morcellement, la division des forces, des capitaux du sol, sont des restes de barbarie qui doivent disparaître, et faire place aux